

SÉRIE 3/5
Onze mille Belges
venus de Grozny



Ils sont onze à treize mille, venus de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie. Ils fuyaient la guerre et se sont installés en Belgique. Sur papier, ils étaient russes, mais dans leur cœur ils restent tchétchènes. Personne ne les représente car ils se méfient l'un de l'autre, sombre héritage du régime de Grozny qui les menace jusqu'en Europe de l'Ouest. Vingt ans se sont passés, et nous ne savons toujours rien de ces milliers de nouveaux Belges. Par-delà les clichés, qui sont-ils ? Une semaine durant, « Le Soir » part à leur rencontre. Lundi Le culte du sport Mardi Une mixité difficile Aujourd'hui La langue est la clé Jeudi Ils ont peur de l'État Samedi Un réservoir d'artistes



Cette enquête est la première production du nouveau cours d'investigation de l'École de journalisme de Louvain (EIJL, Université catholique de Louvain). Vingt-neuf étudiants de dernière année de journalisme ont travaillé durant l'automne sous la direction de leurs professeurs Alain Lallemand, Philippe Marion et Lara van Dievoet. Leurs textes, photos, sons et vidéos forment la plus vaste enquête jamais consacrée à la diaspora tchétchène de Belgique, et sont disponibles sur le site du « Soir + ». Ce projet a bénéficié d'une aide du Fonds pour le Journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

LE SOIR

Sur Le Soir +, Bislan et Murat vous donnent votre première leçon vidéo de tchétchène, au risque de vous décrocher la mâchoire. Une démonstration joyeuse mais convaincante de la difficulté pour chacun de maîtriser la langue de l'autre.



La langue est un double déchirement pour les Tchétchènes: les plus âgés peinent à apprendre une des langues nationales de Belgique, les plus jeunes tentent de se réapproprier la langue des ancêtres. Un dilemme.

Bislan Ismailov « Со нохчи ву, et sans le français je suis coincé ! »

Со нохчи ву. Со французски мотт ламов ву. « Je suis tchétchène et j'apprends le français. » La traduction de ces quelques mots illustre la difficulté des Tchétchènes à apprendre notre langue. Pourtant, comme chaque mardi, mercredi et jeudi matin, Bislan Ismailov, de Merbes-le-Château, suit courageusement des cours de français. « Je vais pour apprendre français car très dur pour moi. »

Cela fait maintenant deux ans qu'il emprunte la route de l'ASBL CapInfo d'Erquelinnes, un organisme d'insertion socio-professionnelle qui propose des cours de français pour étrangers. Et il n'est pas le seul Tchétchène dans ce cas. Murat et Mata fréquentent le même cours, de même que des Italiens, Marocains, Colombiens, Afghans, Syriens, Russes ou encore Kosovoars. Ils suivent tous les cours donnés par Sabine Vanderlin, selon une méthode basée sur le seul français. Pas question pour elle de parler leur langue : « C'est un cours unique en français qui vise à leur apprendre à se débrouiller au quotidien, comme étudier les heures pour pouvoir prendre des rendez-vous. » En plus d'enseigner le fonctionnement des organes officiels comme le CPAS, la Poste ou la banque, Sabine Vanderlin aide ses stagiaires : « S'ils demandent de traduire des lettres officielles de l'administration ou de passer un coup de fil pour eux, on les aide dans leurs démarches. »

Le but de Bislan et Murat : devenir camionneurs

Aujourd'hui, ces adultes vivent avec le revenu d'intégration et les allocations octroyées par le CPAS. Mais pour Bislan, Murat ou Mata, le but final de ces cours de français est bien de trouver un emploi. Bislan et Murat souhaitent tous deux travailler comme chauffeurs de poids lourds : « A l'agence d'interim, il n'y a pas de test, mais ils remarquent que je ne parle pas assez bien français. Je dois m'améliorer en français, et après je pourrai postuler à nouveau car j'ai le droit de travailler et j'ai le permis de conduire », explique Murat. En Tchétchénie, Bislan réparait et vendait des voitures. La priorité est maintenant d'apprendre le français : « Je vais étudier tant que je n'aurai pas atteint quelque chose. Je veux garder l'espoir de me trouver un travail. »

Bislan ne rate jamais une leçon. Bien sûr, le niveau d'apprentissage est variable d'un individu à l'autre. Ici, à Erquelinnes, il existe deux classes d'une dizaine de stagiaires chacune, mais avec des niveaux différents. Le niveau le moins avancé est confié à Mme Vanderlin. « Souvent, ils arrivent ici avec le niveau 0. Quand ils

sortent, ils progressent d'au moins un niveau », explique Sabine Vanderlin. Cependant, la durée du cursus varie d'un cas à l'autre. « Ils partent souvent parce qu'ils ont eu leurs papiers, et qu'ils décident de partir pour une plus grande ville. Ou parce qu'ils sont expulsés », raconte la responsable pédagogique du centre.

L'expulsion, c'est peut-être ce qui va arriver à Mata Idrisova, une compatriote tchétchène de Bislan qui suit les cours de français depuis septembre 2014. « Les papiers viennent d'être refusés. Pour l'instant, nous avons contacté un avocat et c'est en cours. Mais nous ne savons pas si nous allons pouvoir rester... », se désespère Mata. Pourtant, même si elle sait qu'elle risque de devoir déménager, Mata continue de venir aux cours. Grâce à la traduction de son fils de 14 ans, elle explique ses motivations : « J'ai besoin d'apprendre le français. Ça m'aide à communiquer au quotidien, à me faire comprendre dans les magasins. Mais j'aime aussi venir pour rencontrer d'autres gens (...) J'ai rencontré Bislan et Murat au cours, je communique plus facilement avec eux qu'avec les autres étrangers. »

Bislan et Murat sont aujourd'hui de vrais amis. Une relation devenue indispensable aux deux hommes, pour leur rappeler leur pays natal. « J'ai toujours vécu en Tchétchénie, se souvient Bislan. Je travaillais, j'avais ma famille, mes amis. Mais la guerre est arrivée... On devait se cacher parce qu'il y avait des "atchiski", des opérations de nettoyage menées par les Russes. On a dû partir dans des camps de réfugiés en Ingouchie. Aujourd'hui, je suis divorcé de ma femme, partie vivre à Eupen, et je n'ai presque plus aucun lien avec les gens restés là-bas, parce que c'est très compliqué d'entrer en contact avec eux. Rencontrer quelqu'un comme Murat était très important pour moi. Il a vécu la même chose que moi. »

Le cours de français est aussi un loisir pour les stagiaires, car il constitue presque leur seule activité extra-familiale. Des liens qui leur permettent de s'épanouir au dehors. « Une fois, tout le monde est venu à un barbecue chez moi. Mais nous avons plus de facilités à parler avec les autres russophones du cours », commente Bislan dans sa langue maternelle.

Apprendre le français n'est pas une partie de plaisir. « La grammaire et la conjugaison françaises sont très compliquées », témoigne Mata. C'est aussi vraiment difficile d'écrire en français car nous avons l'alphabet cyrillique. » Ils progressent moins vite que d'autres, constate leur professeur. Par exemple, ils ont plus de difficultés qu'un Syrien arabophone, dont la langue est aussi très éloignée de la nôtre. » Dans ce cours, plus d'un stagiaire sur deux est russophone, ce qui les amène à parler russe entre eux. « À la pause, avant et après le cours, ils ne parlent pas français. Ils ont donc moins de nécessité vitale à apprendre le français », continue Sabine Vanderlin. Ce n'est pas le seul facteur qui entre en compte : « Bislan

Le problème trouve ses racines en Tchétchénie même, russifiée, soviétisée, à nouveau russifiée au fil des décennies avant d'être « tchétchénisée » de force dans un nationalisme de façade. En définitive, quelle est la langue des Tchétchènes ?

Le tchétchène ? Les quadras et quinquas la parlent encore, mais les jeunes ne le comprennent plus. Est-ce le russe ? La majorité des jeunes Tchétchènes parlent cette langue avec d'autant plus de facilité qu'elle est - en Tchétchénie même - celle

des administrations et de l'enseignement. En outre, nombre de jeunes réfugiés ont été temporairement scolarisés à Moscou ou dans d'autres régions de Russie.

Au final, sans grande surprise, la diaspora tchétchène pratique un mélange des deux langues, le tchétchène ayant la faveur du cercle familial, le russe étant la langue de l'abstraction. La Sécurité de l'Etat, qui doit parfois en placer certains sur écoute, confirme : « Entre eux, c'est du tchétchène. Entre ethnies, c'est du russe. »

« Leur relation à la langue est très va-

riable, explique la sociologue Alice Szczepanikova. Les jeunes Tchétchènes parlent tchétchène à la maison, mais un tchétchène dans lequel se glissent des éléments de russe : c'est un tchétchène de cuisine. Ils peuvent échanger en tchétchène avec leurs parents, mais ils ne sont pas à même d'exprimer dans cette langue des choses complexes, abstraites. Ils n'ont pas les mots nécessaires. Ils ont été éduqués en russe, ils ont lu en russe, et l'essentiel de leur vocabulaire est russe. »

Mais la jeunesse, en quête d'identité,

marque son intérêt pour la langue de leurs ancêtres, même si cet intérêt est limité : « Les jeunes Tchétchènes, comme vous le savez, ont leur propre association en Belgique. Quand ils organisent un événement, ils commencent par se dire : "Bonjour, comment allez-vous ?" en tchétchène... et puis ils passent au russe, car ils sont incapables de parler le tchétchène convenablement. Les plus âgés, eux, pourraient le faire : des gens qui ont quarante ou cinquante ans. Pas les plus jeunes. »

Il en va donc du tchétchène dans la dia-

Ruslan « Chaque jour, une page du dictionnaire »

REPORTAGE

Les problèmes d'intégration linguistique des Tchétchènes ne sont pas limités à la seule Communauté française de Belgique. Les mêmes problèmes se vivent à Nancy, au rez-de-chaussée d'une HLM de banlieue. Un petit local niché au fond d'un couloir et, sur la porte, une affiche : « Association France Tchétchénie Solidarité ». Quelques voix féminines s'en échappent, laissant entendre des accents slaves. Elles parlent russe. Ou peut-être tchétchène ?

A l'intérieur, quatre tables, un tableau d'école, un ordinateur des années nonante. La leçon du jour : la météo. « En ce moment c'est l'automne, alors tu dis « j'ai froid », non ? », lance un homme au regard bleu perçant. Lui, c'est Ruslan Azimov. Il est le président de l'association. Toutes les semaines, il consacre deux heures de son temps à apprendre le français aux femmes tchétchènes. En face de lui, Zarema le regarde d'un air interrogateur. Elle entame son troisième mois de cours. « Mais alors... "j'ai chaud" c'est pour printemps ou été ? », demande-t-elle.

Lorsque le cours s'achève, que les étudiantes quittent la salle, Ruslan efface le tableau. « Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans. En plus, c'est une langue très compliquée », analyse-t-il. Lui, pourtant, maîtrise le français à la perfection. Il était chercheur scientifique en Tchétchénie. Il avait trente ans quand la première guerre a éclaté. « C'était une bataille pour l'indépendance, nous étions unis, personne ne pensait à fuir à ce moment-là. Mais on ne s'attendait pas à une guerre aussi rude. » Après avoir combattu, Ruslan est devenu premier adjoint au ministère des Affaires étrangères. Il est resté en fonction jusqu'en 2002.

En sortant du cours, il se dirige vers une Peugeot 206 grise. Elle est garée sur la place pour handicapés. Il se retourne et lance : « C'est l'un des avantages à être Tchétchène, ça ! » Un jour, en

Tchétchénie, une bombe a explosé près de sa maison. « J'ai été projeté par la fenêtre, du premier étage. Depuis ce jour, j'ai des problèmes aux genoux, aux articulations. » Avec sa femme et son fils, Ruslan a quitté le pays en 2002. « On ne savait même pas dans quel coin d'Europe on allait arriver. On a pris un camion, puis un train. En regardant par les fenêtres, j'ai vu le panneau "Nancy". Et en tchétchène, ça veut dire "l'âme de la mer". Ça nous a plu, nous sommes restés. » Une nouvelle vie commençait. Son fils de 6 ans, Maïbek, lui demanda : « Mais pourquoi il n'y a rien de détruit ici, papa ? Pourquoi tout est propre ? »

A leur arrivée, ils ont été pris en charge par l'Agence régionale de sécurité. Un repas chaud pour le midi, une chambre d'hôtel pour la nuit. Ils ont rapidement obtenu le statut de réfugiés politiques. Mais la réalité ne cessera de les étonner. « En Tchétchénie, on a vécu trois ans dans une pièce

lade. Mais ça lui a fait du bien de me voir. » Elle décrit une ville reconstruite mais où les gens ont l'air de « zombies ». Elle avait peur de sortir dans la rue, que quelqu'un la reconnaisse. Car, dans le passé, son mari Ruslan s'est fait arrêter par les militaires pour résistance à Kadyrov. Ce dictateur soutenu par Poutine qui fait régner un climat de terreur et d'oppression dans son pays. « Quand je suis revenue en France, j'étais soulagée de quitter la Tchétchénie. »

Elle a cinquante ans mais elle en paraît dix de moins. C'est une jolie femme, brune, les cheveux attachés, le style classique, le visage accueillant. Il est 20 h, elle rentre du travail. Cela fait quatre ans qu'elle est embauchée dans le magasin « Norma » : « Ruslan m'a beaucoup aidée, il m'a soutenue. Car moi je ne m'en pensais pas capable. J'ai repris une formation en commerce et après mon stage, j'ai obtenu un CDI. C'était comme gagner au loto pour moi. »

« Ce n'est pas facile d'apprendre le français à des femmes de 40 voire 50 ans »

RUSLAN AZIMOV, FORMATEUR BÉNÉVOLE

sans eau, sans électricité. Ici, on nous a proposé un grand appartement. On a d'abord pensé à refuser. C'était trop grand. On n'avait rien à mettre dedans, aucun meuble. On était seulement arrivé avec une valise à la main. »

Puis est venu le temps de l'adaptation. Sa femme Lida se souvient : « En arrivant, Ruslan dormait avec son dictionnaire franco-russe ! Tous les jours, il apprenait par cœur une nouvelle page. » Il n'a eu aucun mal à trouver un emploi, il est devenu chauffeur-livreur. Et ses enfants sont scolarisés dans une école française. Lida, elle, s'occupe de la maison.

Lida, la femme de Ruslan, revient tout juste de Grozny. Cela faisait douze ans qu'elle n'avait plus vu ses parents. « Quand je suis arrivée, mon père ne m'a pas reconnue. Il est très âgé, et ma-

Lida a toujours été indépendante. Déjà en Tchétchénie, elle savait se débrouiller. Elle était professeur de mathématiques. Aînée d'une fratrie de cinq enfants, elle devait montrer l'exemple, être forte. Et ce caractère, elle ne l'a pas perdu après être venue en France. Elle a le cœur sur la main : « Quand je pense à l'accueil que l'on a eu ici... J'ai une boule dans la gorge. Encore aujourd'hui, je n'y crois pas. » Alors, comme pour rendre la pareille au pays qui la recueillit, Lida offre ses services bénévolement au Secours populaire. Quand on demande au couple Azimov s'il est heureux, il répond : « Loin de notre pays, de nos racines, on ne pourra jamais être pleinement épanouis. Mais on sera heureux si nos enfants réussissent à avoir une vie normale. » ■

PAULINE OVERNEY



Ruslan consacre deux heures de son temps, chaque semaine, à enseigner le français. ■ PAULINE OVERNEY



La sociologue : « Une perte de langage »

Alice Szczepanikova est sociologue, elle a enquêté durant cinq ans sur les communautés tchétchènes de divers pays d'Europe. Lorsqu'il s'agit de communiquer avec les anciens, ou de communiquer avec la Tchétchénie, les jeunes Tchétchènes éprouvent bien des difficultés. « Quand ils veulent communiquer avec la Tchétchénie, ils sont embarrassés et ont peur de commettre des erreurs. Ils préfèrent écrire en russe, parfois même en anglais, plutôt qu'en tchétchène. Et il y a quelques inquiétudes linguistiques dans la communauté : c'est ainsi que vous avez certains centres communautaires religieux, dans différents endroits de Belgique, qui ont à leur agenda le fait de donner des cours de tchétchène. Mais ce n'est pas très haut dans leur agenda, car ils n'ont pas envie d'apparaître comme étant des centres qui donnent des cours

de langue et ne seraient pas ouverts à d'autres nationalités. En résumé, je dirais qu'il y a une certaine inquiétude pour ces jeunes qui perdent une capacité de langage, mais je ne dirais pas qu'il y a vraiment un effort concerté de la communauté tchétchène pour y apporter une solution. » Pour la jeune génération, le problème est limité puisqu'elle domine déjà une langue de qualité internationale, le russe. Mais « ils pourraient avoir quelques problèmes lorsqu'ils retourneront au pays, généralement durant l'été. Et les gens en Tchétchénie leur diront : "Oh, vous êtes devenus si européens, vous n'êtes plus des Tchétchènes !" C'est une insulte typique. (...) Ce n'est pas un vrai problème mais une manière d'équilibrer les pouvoirs. Les jeunes Tchétchènes de Tchétchénie essaient de devenir plus Européens, de devenir plus ouverts au monde. Alors que les Tchétchènes en Europe sont davantage concernés par le fait d'être Tchétchènes authentiques : "Pour moi, Tchétchène (et qui veut être Tchétchène), est-ce la bonne chose à faire ?" Les Tchétchènes de Tchétchénie s'en moquent : ils socialisent entre eux beaucoup plus librement que les Tchétchènes d'Europe de l'Ouest, qui sont bien plus inhibés : "Est-ce que tel comportement est approprié ? Est-ce que je perds ma culture ? Est-ce que je viole une règle que je ne connais pas vraiment parce que j'ai vécu dans une société différente ?" Etc. Les frontières de ce qui est admissible sont bien plus fluides en Tchétchénie. »

A.L.